

La Ville des rats
(*Voyage hors barrières*)
Texte établi par Marie Fournou

Un grand péril nous menace ; notre existence pend à un cheveu. – D'un moment à l'autre, nous pouvons être mangés tout vifs, et nous réveiller le matin parfaitement débarrassés d'yeux, de peau, de graisse, de chair, avec des os nettoyés, blanchis, brossés, prêts à recevoir des chevilles et des charnières de cuivre pour aller figurer dans l'armoire vitrée d'un cabinet anatomique.

Voilà notre position ...

Et pourtant l'on continue à se promener sur le boulevard de Gand, à boire du *porter*, à prendre des glaces chez Tortoni, à ne pas aller au Gymnase, à lire les feuilletons de Karr et les histoires de Méry. – Les journaux *quotidiens* paraissent *tous les jours*, et les journaux hebdomadaires ne paraissent jamais. Les tigresses et les lions se pavanent aux avant-scènes, comme de coutume ; rien n'est changé dans la vie parisienne ; personne ne semble avoir conscience de sa mort future.

Plus insouciant que les Napolitains, qui dansent sur les bords du volcan, nous nous abandonnons au flot des voluptés mondaines, sans penser un instant que nous sommes exposés au sort de Ladislas, roi de Pologne, qui fut dévoré par les rats, ainsi qu'on le peut voir au livre des histoires prodigieuses.

La cinquième plaie d'Égypte va tomber un de ces jours sur nous.

Le Vésuve est près de Naples, mais Montfaucon est près de Paris. – La Babylone moderne ne sera pas foudroyée comme la tour de Lylacq, submergée comme Pentapole par un lac de bitume (Dez-Maurel et Cie), ni ensablée comme Thèbes ; elle sera tout simplement dépeuplée et détruite de fond en comble par les rats de Montfaucon.

Des légions innombrables de rats vont descendre en noires colonnes sur Paris, miner les fondations des bâtiments et les faire écrouler sur les rares habitants qu'ils n'auront pas encore dévorés.

Cette terrible invasion arrivera le jour où l'on transportera la voirie dans son palais de la plaine des Vertus ; alors auront lieu dans Paris des *anthropomyomachies* dignes d'un nouvel Homère. Tous ces rats, plus sensuels que les rats d'Horace, qui font à Montfaucon des déjeuners de Balthazar, comme dit Bilboquet, manquant soudain de pâture, viendront à Paris manger de l'homme à défaut de cheval.

Les rats de Montfaucon ne sont point des rats ordinaires ; l'abondance et la qualité de la nourriture les a développés prodigieusement ; ce sont des rats herculéens, énormes, gros comme des éléphants, féroces comme des tigres, avec des dents d'acier et des griffes de fer ; des rats qui ne font qu'une bouchée d'un chat ou tout au plus de deux ; les champs qu'ils traversent sont terrassés et battus comme s'il y avait passé une armée avec artillerie, bagages, caissons et forges de campagne ; la glaise qu'ils emportent avec leurs pattes donne à ce sentier une couleur verdâtre qui les fait distinguer des autres chemins : ces routes, aussi unies que si elles étaient macadamisées, aboutissent à des ratopolis souterraines, à d'immenses terriers où fourmillent d'innombrables populations rongeantes et dévorantes.

Si, par malheur, un ivrogne attardé s'endormait près d'une de ces villes de rats, le

lendemain, il ne resterait de lui que ses dents et les clous de ses souliers : aussi les habitants de l'endroit se veillent-ils les uns les autres, et ne dorment-ils que chacun à leur tour, sans cela les rats viendraient leur grignoter les pieds pendant la nuit et leur ronger les tendons ; aucune bâtisse un peu solide n'est possible sur ce terrain fouillé, bouleversé, miné, contreminé par ces formidables animaux ; en moins de rien, les fondations d'une maison sont criblées de trous comme des planches à bouteilles ou des truelles à poissons : on se couche avec quatre murs, et le matin, il y a en trois de fondus, la fenêtre du premier étage se trouve au rez-de-chaussée, et vous peut servir de porte ; pour obvier à ce désagrément, on ne bâtit que sur un lit de tessons de bouteilles, où messieurs les rats se coupent les babines et se déchirent les pattes.

De temps à autre, vingt ou trente pieds de colline s'écroulent et font ce que les habitants appellent un coup de cloche ; tant pis pour ceux qui sont en dessous ; – ceux qui sont en dessus n'ont pas une position beaucoup plus agréable. – C'est encore l'ouvrage de ces messieurs.

La croûte extérieure ne tient que par la racine des plantes. La couche intérieure est déchiquetée et vermiculée comme un polypier marin. – Quand la voirie sera déplacée, ce joli travail s'exécutera sous Paris, qui a déjà bien assez de catacombes.

On a essayé tous les moyens pour détruire cette vermine, mais inutilement. – Les rats ont la vie dure ; l'arsenic, *la mort aux rats* ne fait que leur tenir le ventre libre et leur exciter l'appétit. Ainsi purgés, ils mangent davantage et vivent plus longtemps. – Les souricières sont un artifice mesquin, bon pour les rats isolés qui se laissent prendre au maigre appât d'un morceau de lard rance ; il faudrait une levée de cinquante à soixante mille chats bien vigoureux pour pouvoir lutter avec eux, sans trop de désavantage ; mais les rats détruits ou diminués, comment se débarrasser des chats ? – *That it questions* [sic].

En attendant qu'ils nous dévorent, décrivons leurs mœurs et leurs goûts ; – bientôt il ne sera plus temps. – L'endroit recherché et délicat, le fin morceau, le *sot-l'y-laisse* de ces gastronomes trotte-menu, c'est l'œil du cheval. – Aussitôt qu'un cheval est abattu, les rats accourent en faisant remuer leur groin vergeté de longues moustaches, en frétilant de la queue, en frottant leur patte contre leur nez avec tous les signes d'une profonde jubilation. – Les chefs de la troupe, les plus considérables de la société, attaquent les yeux, les trouent, fendent la cornée et vident l'orbite, jusqu'à ce qu'ils aient atteint à une petite pelote de graisse qui tapisse le fond de la cavité. – Cette friandise équivaut, pour un rat gourmand, à ce que serait pour nous une perdrix truffée ou une terrine de Nérac. – Il est sans exemple, tant ce mets est recherché, qu'un cheval ait conservé les yeux après avoir passé une nuit dans un des clos.

S'il ne se trouve pas de graisse à cet endroit, vous en chercheriez en vain une demi-once sur tout le corps de l'animal : – les rats le savent parfaitement bien, et quand ils ne rencontrent pas la pelote cherchée dans le creux de l'orbite, ils abandonnent la carcasse et vont en essayer une autre.

Ce goût des rats pour les yeux est partagé par les corbeaux et les autres oiseaux de proie. C'est toujours par là qu'ils entament les charognes et les corps morts.

Dans les hivers rigoureux, les cadavres des chevaux surpris par la gelée prennent la rigidité et la consistance du bois, de sorte qu'il est impossible d'en détacher la peau. Il faut donc les laisser sur place, avec leurs quatre pieds tendus en piquets ; leur ventre gonflé et leur raideur de chevaux de carton, jusqu'à ce que

l'adoucissement de la température permette de les travailler et de les équarrir. – Les rats, animaux frileux de leur nature, ne pouvant plus d'ailleurs se nourrir avec les chairs durcies par la gelée, choisissent un cheval de belle apparence pour en faire leur logis. Si l'animal a été saigné au col, ils entrent par la blessure, sinon ils pénètrent par l'orifice opposé. Une fois entrés, ils nettoient leur demeure du mieux qu'ils peuvent, et la rendent tout à fait confortable ; les boyaux leur servent de corridors et de couloirs de communication, le salon est établi dans les grandes cavités abdominales ; les chambres à coucher et les cabinets de toilette dans les interstices des côtes et lieux circonvoisins. – Ils sont d'abord fort à l'étroit, mais leur logis s'agrandit tous les jours ; le cœur, le foie et les poumons dévorés leur font deux ou trois pièces de plus. – Ils vivent là bien plus à l'aise que le rat de La Fontaine, dans son fromage de Hollande ; ils mangent, ils évitent, ils creusent en prenant le plus grand soin de ne pas entamer ni piquer la peau, de peur de donner passage à l'air extérieur, car les rats craignent beaucoup les vents coulis et redoutent par-dessus toutes choses d'attraper des fluxions ou des rhumes de cerveau. – Quand vient le dégel, il ne reste du cheval qu'un squelette enveloppé d'une peau ; cette peau sonne comme un tambour, et le squelette est aussi bien préparé qu'il pourrait l'être par l'anatomiste le plus habile du Jardin des Plantes et de l'école d'Alfort.

Cette sensuelle précaution est d'autant plus remarquable, qu'en été ils ne se font aucun scrupule de percer et de ronger le cuir ; leur férocité est tellement grande qu'ils se battent et se dévorent entre eux comme des hommes. – Dès qu'un rat blessé exprime la douleur par des glapissements, ses parents et ses amis accourent aussitôt, se jettent sur lui et l'achèvent. – Rien ne paraît les contrarier comme les cris et les plaintes. Tout rat qui piaille hors de propos est mis à mort sur-le-champ.

Les amateurs du *Sport* envoient souvent chercher des rats à Montfaucon, pour les faire servir au divertissement tout à fait britannique que nous allons raconter :

On enferme dans des cages de bois, entourées de treillis à mailles fines, deux épagneuls ou deux *pointers* avec six ou huit douzaines de rats. – Les chiens doivent étrangler tous les rats dans un temps marqué, sans se reprendre, c'est-à-dire en ne donnant qu'un coup de croc à chacun. – Celui qui a fini le premier est proclamé vainqueur, et les gens qui ont parié pour lui empochent les enjeux, qui sont souvent très considérables.

C'est un spectacle fort bouffon que celui de ce chien impassible au milieu de cette fourmilière de rats éperdus, qui se démènent et poussent des cris affreux ; ils vont, viennent, ils grimpent après les treillages, ils se pendent aux babines de leur ennemi, qui balance la tête, et cogne leurs grappes noires contre les barreaux de la cage pour se débarrasser et leur faire lâcher prise ; en quelques minutes tout est exterminé, tant est grande l'adresse des chiens élevés à cet exercice. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire dans tout ceci, c'est que les domestiques chargés d'apporter les rats de Montfaucon à Paris, sont obligés de mettre dans leurs caisses deux ou trois douzaines supplémentaires pour avoir leur compte en arrivant chez leurs maîtres ; car ils se mangent en route, et l'on ne trouverait plus que les queues à l'ouverture de la boîte : ceci paraît peu croyable, rien n'est pourtant plus vrai. – M. Magendie ayant été prendre lui-même douze rats à la voirie pour faire quelques expériences, n'en rapporta chez lui que trois vivants prodigieusement gonflés et distendus. Il ne restait des

autres que les griffes, les dents et quelques débris.

O rats myophages ! n'avez-vous donc pas honte de faire mentir les vers de Boileau, où il est dit que l'on ne voit point des animaux se déchirer entre eux !

– A combien évaluer le nombre de ces formidables rongeurs ! Les uns disent cent mille, les autres deux cent, ceux-là vingt mille seulement, ce qui est peu probable : il est fort difficile d'avoir un chiffre juste. Mais, d'après la quantité de chair dévorée, l'état du terrain entièrement bouleversé, les chasses générales et particulières, qui n'ont jamais eu d'effet sensible, l'extrême fécondité des mères rats, qui ne font pas moins de quinze à dix-huit petits, on doit supposer un nombre exorbitant.

Voici comment se pratiquent les grandes chasses :

Il y a dans Montfaucon un clos exactement entouré de murailles : dans ces murailles sont pratiquées des espèces de chatières, des barbacanes espacées régulièrement : on fait abattre dans l'enceinte trois ou quatre chevaux bien gras ; la nuit tombée, les rats entrent par les chatières et commencent leur festin. Quand on pense que la frérie est en bon train, que l'orgie est au plus haute degré d'effervescence, on arrive à pas de loup, on bouche les trous avec des tampons ; puis on pénètre dans le clos par-dessus les murailles avec des échelles, des torches, des bâtons, des bottes fortes et une vingtaine de chiens.

Alors le carnage commence : à coups de pieds, à coups de bâton, à coups de dents. Les chiens aboient, les rats poussent leur glapisement à la fois lâche et féroce ; les plus déterminés tâchent de gravir au long des murs, et de se sauver ainsi, mais on les poursuit avec la flamme des torches ; à moitié grillés, ils sont bien forcés de quitter les aspérités auxquelles ils se cramponnent, et de tomber, tout roussis et tout flambés, dans les gueules béantes qui les attendent en bas.

Dans l'espace d'un mois, l'on en a tué 16,050 ; 9,101 en quatre chasses, 2,650 en une seule fois. – Un équarrisseur nous a dit en avoir pris cinq mille cet hiver dans un trou qui se trouve à l'angle de l'écurie et qu'il avait garni d'une espèce de nasse ; ces grands massacres ne font pas le moindre effet. – Les amateurs en tuent aussi beaucoup avec des sarbacanes dans lesquelles ils soufflent fortement un petit dard empenné d'un flocon de laine rouge ; les rats blessés se sauvant avec leur banderille plantée dans le dos en manière d'oriflamme, ont une mine fort héroïque. On les asphyxie encore dans leurs terriers en y poussant, au moyen d'un fourneau et d'un soufflet, de la vapeur de soufre. Mais ils n'en pullulent pas moins, et deviennent tous les jours de plus en plus nombreux ; ainsi, il nous faut nous résigner à notre sort et nous accoutumer à l'idée d'être dévoré prochainement :

Lo que ha de ser, non puede faltar.